

Un deuil source de relations nouvelles

Jn 20,11-18

1. Pour entrer dans le texte

A. Jn 20,11-18 dans son contexte

Jn 20,11-18, qui nous rapporte la rencontre entre Marie de Magdala et le Ressuscité, s'inscrit dans un ensemble de récits rassemblés en Jn 20,1-29. Ces récits se succèdent sans être véritablement liés les uns aux autres : ainsi, en Jn 20,2, Marie quitte le tombeau pour se rendre auprès de Pierre et du disciple bien-aimé alors qu'en Jn 20,11, elle se retrouve à proximité du tombeau qu'elle semble ne pas avoir quitté.

Cependant, malgré les tensions existant entre les différents épisodes qui constituent Jn 20,1-29, cet ensemble ne manque pas pour autant de cohérence.

B. Jn 20,1-29 : une unité thématique

A la lecture de Jn 20, on constate que chaque épisode est déterminé par la question de la relation entre « voir » et « croire » :



Lire Jn 20,1-29, et plus particulièrement encore Jn 20,11-18.

Repérer les passages où apparaissent des verbes liés au regard et à la vision.

Déterminer à chaque fois de quel type de regard il s'agit : un regard marqué d'incompréhension ou d'incrédulité, un regard croyant.

Dans la première scène (Jn 20,1-2), Marie voit que la pierre du tombeau a été enlevée; mais elle en tire une conclusion erronée : elle dit à Pierre et au disciple bien-aimé que la dépouille de Jésus a été déplacée.

Dans l'épisode suivant (Jn 20,3-10), Pierre, arrivé le second au tombeau, après la course à laquelle il s'est livré avec le disciple bien-aimé, voit les bandelettes et le linge qui avait recouvert la tête de Jésus; mais le texte ne dit rien des effets de cette vision sur Pierre; par contre la narration précise, à propos du disciple bien-aimé, qu'après être entré dans le tombeau, « *il vit et il crut* » (Jn 20,8).

Le troisième récit (Jn 20,11-18), qui fait l'objet de notre étude, est lui aussi dominé par la thématique du « voir » et du « croire ».

De la même manière, les deux rencontres entre le Ressuscité et les disciples, puis avec Thomas (Jn 20,19-23 et 20,24-29) accordent une grande place à cette question du lien entre « voir » et « croire » (cf. Jn 20,20; 20,25).

L'ensemble se termine sur une déclaration de Jésus clarifiant une fois pour toutes la relation entre la vision et la foi : « *Parce que tu m'as vu, tu as cru; bienheureux ceux qui, sans avoir vu, ont cru.* » (Jn 20,29).

Jn 20 se présente donc comme une unité thématique soucieuse de montrer comment la foi au Ressuscité peut naître et se maintenir alors même que les destinataires de l'Évangile n'ont plus un accès direct aux événements qui leur sont racontés.

C. Jn 20,1-29 et les discours d'adieu

A de nombreuses reprises, Jn 20 fait référence aux discours d'adieu prononcés par Jésus au moment où celui-ci s'apprête à entrer dans sa Passion. C'est ainsi que dans Jn 20, comme dans les discours d'adieu, il est question du chagrin provoqué par le départ du Christ; de même ces deux ensembles de textes soulignent que le départ de Jésus ne doit pas être considéré comme un manque mais bien comme un avantage (Jn 16,7) : Le Christ va instituer avec ceux qu'il quitte des relations nouvelles. C'est dire que le chagrin éprouvé à la mort du Christ est appelé à se transformer en joie. Ce motif du passage de la détresse à la joie se retrouve aussi bien dans les discours d'adieu que dans le cycle pascal (cf. Jn 16, 20-22; Jn 20, 19-20).

Jn 20 montre ainsi que ce que Jésus annonçait dans les discours d'adieu s'est accompli. Désormais les croyants vivent dans une réalité nouvelle : ils ne sont pas livrés à eux-mêmes dans le monde; par le Christ, ils sont en communion étroite avec Dieu.

2. Pour éclairer la lecture

Jn 20,11-18, qui relate comment Marie de Magdala, dans sa rencontre avec le Ressuscité, va être conduite progressivement sur le chemin de la reconnaissance et de la foi, peut être divisé en trois parties :

- A. Jn 20,11-13 : La rencontre de Marie avec les deux anges
- B. Jn 20,14-17 : Marie face au Ressuscité
- C. Jn 20,18 : Le témoignage de Marie devant les disciples

A. v. 11-13 : La rencontre de Marie avec les deux anges

Au v. 11, alors même qu'il avait été dit qu'elle avait quitté les lieux précédemment (v. 2), on retrouve Marie à proximité du tombeau : « ***Marie était restée dehors, près du tombeau, et elle pleurait*** ». Ces pleurs sont l'expression de sa tristesse et de son désarroi face à la mort de Jésus, ainsi qu'à la disparition de sa dépouille. Ces larmes rappellent l'affliction éprouvée par les disciples au moment où Jésus se sépare d'eux, affliction évoquée dans les discours d'adieu (cf. en particulier Jn 16,19-20).

Dans sa détresse, Marie « ***se penche vers le tombeau*** », ce qu'elle n'avait pas fait en Jn 20,1. Mais, comme au v.2, le texte mentionne à nouveau le fait que Marie « ***voit*** » quelque chose.

Au v. 12, l'évangéliste décrit de manière intrigante la présence des deux anges que Marie découvre à l'intérieur du tombeau : ceux-ci sont « ***vêtus de blanc*** » (le blanc désignant leur qualité d'envoyés de Dieu); de plus ils sont « ***assis à l'endroit même où le corps de Jésus avait été déposé, l'un à la tête et l'autre aux pieds.*** ». Cette présence des anges et le fait qu'ils occupent une place précise signifient que ce qui s'est produit dans le tombeau relève d'une intervention divine. A la puissance chaotique de la mort s'est substituée la présence « structurante » de Dieu. Comme le laissait déjà entendre Jn 20,7 (avec la mention des bandelettes et du linge « roulé à part dans un autre endroit »), les anges dans le tombeau renvoient à la victoire de Dieu sur la mort.

Dans le récit johannique, les anges n'expliquent pas pourquoi le tombeau est vide; ils ne sont pas les messagers de la résurrection du Christ. Peut-être en est-il ainsi parce que l'évangéliste veut attribuer au Christ seul le soin d'interpréter de façon ultime son œuvre et sa propre destinée. Dans le quatrième Evangile, le Christ est effectivement le seul à même de dire le sens de sa mission; lui seul vient lever le mystère sur sa propre mort et son absence; et c'est encore lui, dans les rencontres qu'il fait, qui ouvre ses interlocuteurs à la foi.

Au v. 13, les anges interrogent Marie sur les raisons de son chagrin : **«Femme, lui dirent-ils, pourquoi pleures-tu?»** Par cette question, ils permettent à Marie d'exprimer les raisons de sa détresse : **« On a enlevé mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis.»** Mais cette question retentit aussi comme une invitation : face au tombeau vide, face à cette manifestation du divin, n'est-il pas temps, pour Marie, de renoncer aux larmes et au deuil ?

Tout comme au v. 2, ce que Marie voit ici (et ce qu'elle entend de la part des anges) ne suffit pourtant pas à l'arracher à son chagrin. Elle reste convaincue que Jésus est mort et que sa dépouille a été enlevée. « L'échec » des anges prépare ce qui suit, à savoir l'intervention décisive du Christ lui-même. C'est lui qui va permettre à Marie d'opérer une « conversion du regard ».

B. Jn 20,14-17 : La rencontre de Marie avec le Ressuscité

Au moment où Marie répète ce qu'elle avait déjà dit au v. 2, **« on a enlevé mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis. »** (v. 13), un changement s'amorce pourtant. Le texte signale en effet qu'à cet instant **« elle se retourne et elle voit Jésus qui se tenait là »** (v. 14). C'est dire que, pour être à même de découvrir le Christ, il faut se détourner du tombeau vide, il faut en finir avec la fascination mauvaise exercée par la mort.

Cependant Marie, quand bien même elle **« voit Jésus qui se tenait là »**, ne le reconnaît pas. Le texte dira plus tard qu'elle croit avoir **« affaire au gardien du jardin »**. Mais si Marie ne reconnaît pas Jésus, cela veut aussi dire que le Ressuscité est « autre », qu'il ne se laisse pas saisir comme une réalité objective au sein du monde.

Comme les anges précédemment, Jésus interroge Marie (v. 15) : **« Femme, pourquoi pleures-tu? »** Et à cette question, il en ajoute une seconde : **« qui cherches-tu?»** Par cette dernière question, Jésus ne vise pas à satisfaire sa propre curiosité (comment le Ressuscité pourrait-il ignorer qui Marie

recherche ?). En fait cette question rappelle celle que Jésus avait posée aux deux disciples de Jean-Baptiste qui s'étaient mis à le suivre au début de son ministère : « *qui cherchez-vous ?* » (Jn 1,38). A travers cette question Jésus veut mettre en route ses interlocuteurs; il veut leur permettre de clarifier leurs véritables attentes; simultanément il laisse aussi entendre qu'il est celui qui vient combler toutes les aspirations humaines; il est la réponse à ceux qui sont en quête de la vie véritable. Posée à Marie, la question dévoile alors l'égarement qui est le sien : si elle est à la recherche de celui qui est source de toute vie, pourquoi le cherche-t-elle alors parmi les morts ? Et si elle est uniquement à la recherche d'un défunt, en quoi celui-ci pourrait-il lui donner ce à quoi elle aspire ?

Face à Jésus, Marie reste prisonnière des convictions qui lui font tenir Jésus pour mort et elle ne souhaite qu'une chose, retrouver sa dépouille : « ***Seigneur, si c'est toi qui l'as enlevé, dis-moi où tu l'as mis, et j'irai le prendre*** ». Il y a quelque chose d'ironique dans les propos de Marie : c'est au Ressuscité lui-même qu'elle demande où celui-ci a bien pu cacher son propre corps ! Pourtant la parole de Marie exprime également, de façon indirecte, la vérité sur le Christ : il est vrai que son corps a été « enlevé »; le Christ n'est plus de ce monde et, pour le découvrir, il faut opérer un véritable « déplacement »; au regard direct il faut substituer la perception de la foi.

Au moment où Marie s'enfonce dans l'incrédulité « ***Jésus lui dit : «Marie» (v. 16)***. Interpellée par son nom, Marie « *se retourna* » une fois encore. Ce second « retournement », qui ne répond à aucune nécessité objective (en effet, au v.14, Marie s'était déjà tournée vers Jésus, sans toutefois le reconnaître !) pourrait revêtir une dimension symbolique : il annonce qu'une conversion est en cours.

Ici, Jésus se donne à connaître par sa parole. C'est suite à la parole qu'il lui adresse que Marie parvient à l'identifier. L'interpellation de Marie par son nom rappelle l'évocation, par Jésus, de la figure du vrai berger qui « *appelle* » ses brebis « *chacune par son nom* » (cf. Jn 10,3) et qui les connaît (Jn 10,27) comme elles le connaissent elles aussi (Jn 10,4). En interpellant Marie, le Ressuscité se manifeste comme le Révélateur qui est venu dans le monde pour donner « *la vie éternelle* » à ceux qui « *écoutent sa voix* » (Jn 10,27s). Finalement, en appelant Marie par son nom, Jésus lui dit aussi que, comme les brebis du bon berger, personne ne pourra l'arracher de sa main (Jn 10,28). De façon discrète, allusive, l'Évangile dit ici que le Christ a vaincu la mort et sa puissance de rupture.

Au moment où elle est appelée par son nom, Marie reconnaît donc Jésus et elle l'appelle alors «**Rabbouni**». Mais cette reconnaissance reste ambiguë car le titre qu'elle attribue au Ressuscité s'apparente à celui de «*rabbi*», titre qui, dans le reste de l'Évangile, s'applique au Jésus terrestre (Jn 1,38; 3,2; 4,31, etc.).

Ainsi la foi de Marie est « instable ». Et, même si elle a reconnu Jésus et l'a qualifié de «**maître**», cette reconnaissance n'est pas reçue sans réserve par Jésus. Celui-ci lui dit en effet : «**Ne me retiens pas!**» (v. 17). Contrairement à ce que de nombreuses traductions laissent entendre, Jésus n'interdit pas ici à Marie de le toucher. Qu'il n'est pas interdit de « toucher » le Ressuscité, cela apparaît expressément dans l'épisode de la rencontre entre Jésus et Thomas (cf. Jn 20,27). Jésus interdit en fait à Marie de le « retenir ». On peut imaginer que Marie, tout en l'appelant « Rabbouni », s'est jeté aux pieds de Jésus et qu'elle l'a enlacé. Ce geste, dans la perspective développée par l'évangéliste, est moins un témoignage de foi que la manifestation d'une incompréhension. En fait Marie veut que Jésus, revenu à la vie, reste dans le monde et que les relations avec lui soient identiques à celles qui avaient existé par le passé. Marie veut maintenir Jésus dans son identité terrestre. Et son geste comme sa parole trahissent son incapacité à comprendre que le Ressuscité veut instituer des relations nouvelles avec celles et ceux qui se sont attachés à lui.

Marie ne comprend pas qu'il n'est plus de relation immédiate et directe possible avec le Ressuscité. Il n'est de vraie reconnaissance du Christ que celle qui accepte son départ, son retour au Père. C'est là le sens de la déclaration de Jésus qui complète l'interdiction faite à Marie de le retenir : «**je ne suis pas encore monté vers mon Père.**» La résurrection ne signifie pas que le Jésus terrestre revient vivre parmi les siens comme par le passé; elle signifie que le Christ est désormais absent. Et cette absence est l'attestation « en creux » de son élévation, de sa victoire sur le monde. Dès lors, vouloir retenir Jésus sur terre, c'est se fermer à ce qui constitue l'aboutissement de la mission du Fils.

L'absence de Jésus dit le retour victorieux du Christ au Père. Et c'est là ce que Marie est chargée de transmettre aux disciples : le départ du Christ est l'occasion de l'instauration d'une communion plus forte encore avec les siens : «**Pour toi, va trouver mes frères et dis-leur que je monte vers mon Père qui est votre Père, vers mon Dieu qui est votre Dieu.**»

Tout au long de l'Évangile, le statut des disciples évolue : en Jn 13,14ss ils sont appelés à se comprendre comme des serviteurs, alors qu'en Jn 15,15s Jésus déclare explicitement qu'il ne les appelle plus «*serviteurs*» mais «*amis*» : il leur a fait connaître tout ce que lui-même avait entendu auprès du Père. Et,

finalement, en Jn 20,17, le Christ ressuscité désigne ses disciples comme ses « *frères* » et comme les enfants de Dieu, le Père.

Les disciples sont destinés à devenir frères du Christ et enfants de Dieu dans la mesure où le Fils est venu leur confier tout ce qu'il avait lui-même reçu du Père. La communion avec le Christ et avec Dieu, telle qu'elle est promise aux disciples, est une communion de foi; elle est fondée sur le savoir que leur a transmis le Christ. Dans le monde, les disciples savent véritablement qui est le Christ et, le sachant, ils savent aussi qui est Dieu (cf. Jn 16,25ss; Jn 17,6ss).

C. Jn 20,18 : Le témoignage de Marie devant les disciples

C'est à Marie que le Christ révèle en premier le sens de son départ. Et c'est elle qu'il charge également d'en informer les disciples : « *Pour toi, va trouver mes frères* » (v. 17). Dans l'Évangile de Jean, Marie est non seulement la première à avoir rencontré le Ressuscité, elle est aussi la première à témoigner de la dimension salutaire de cette résurrection. Marie obéit à l'ordre reçu et vient « *donc annoncer aux disciples: «J'ai vu le Seigneur, et voilà ce qu'il m'a dit.»* » (v. 18).

La déclaration de Marie, « *J'ai vu le Seigneur* », a valeur de confession de foi; elle rappelle la formule utilisée par Paul pour attester de sa qualité d'apôtre devant les Corinthiens : « *N'ai-je pas vu Jésus, notre Seigneur ?* » (1Co 9,1).

On soulignera une fois encore que, même si Marie confesse sa foi en déclarant avoir vu le Seigneur, ce sont en réalité les paroles de celui-ci qui lui ont permis de « voir » le Seigneur, c'est-à-dire de le reconnaître. Sa foi au Ressuscité est née non pas de la vision du Ressuscité mais bien de ce que celui-ci lui a déclaré.

Marie, conformément à l'ordre qui lui a été donné, ne se contente d'ailleurs pas de faire part de la vision qui a été la sienne. En effet le v. 18 rappelle pour terminer que si Marie a été la destinataire privilégiée des premières paroles prononcées par le Ressuscité elle a aussi transmis aux disciples « les choses qu'il lui a dites » (comme le dit littéralement le texte grec).

3. Pour aller plus loin

A. Une pédagogie de la foi

On l'a dit, l'Évangile de Jn développe une « stratégie du croire » : dans ses rencontres, le Christ est soucieux de conduire ses interlocutrices et ses interlocuteurs à la foi. Ceci peut être vérifié dans notre récit de la rencontre du Ressuscité avec Marie de Magdala (Jn 20,11-18) :

a) Dans un premier temps, Marie est présentée comme une figure du désespoir; en pleurs, à proximité du tombeau (Jn 20,11), elle est confrontée à une perte radicale : elle ne peut même pas rendre honneur à celui qui a été crucifié.

b) A la suite de son bref dialogue avec les deux anges, un premier « retournement » s'opère (Jn 20,12-14) : Marie se détourne du tombeau et découvre Jésus, sans toutefois le reconnaître. Cependant la puissance de fascination exercée par la mort est ébranlée : désormais la mort n'occupe plus tout l'espace; une brèche a été faite dans l'enfermement de Marie; la rencontre qui s'avèrera décisive peut avoir lieu (Jn 20,15).

c) Jésus interpelle Marie par son nom et provoque par là un deuxième « retournement » (Jn 20,16) : Marie reconnaît celui qui s'est adressé à elle; et elle peut le reconnaître parce que lui, le premier, l'a reconnue et lui a signifié qu'il l'aimait et qu'il ne voulait pas qu'elle se perde.

d) Même si elle reconnaît Jésus, Marie n'est pas pour autant arrivée au terme de son chemin de foi : elle se trompe encore sur la véritable identité de celui qui s'est donné à connaître. Il ne suffit pas de confesser Jésus, de voir en lui un maître -un Rabbouni- pour croire véritablement en lui. Il n'est pas de confession de foi qui soit à l'abri du malentendu et de l'illusion.

e) En voulant retenir le Ressuscité dans le monde, Marie manifeste une ultime incompréhension. Elle confond absence et abandon. Or il s'agit précisément de comprendre que celui qui quitte le monde n'abandonne pas les siens; celui qui part ne laisse pas les siens « *orphelins* » (Jn 14,18); il fait d'eux ses frères et les enfants de Dieu. Ainsi s'accomplit la parole contenue dans le Prologue de l'Évangile : « *à ceux qui l'ont reçu, à ceux qui croient en son nom, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu.* » (Jn 1,12)

B. Marie, premier apôtre

a) Dans sa conclusion, le récit insiste sur le fait que Marie devient le premier apôtre des paroles qui lui ont été adressées. C'est elle, et non pas l'un des disciples-hommes de Jésus, qui est appelée à proclamer la première le message que lui a confié le Ressuscité. On notera ici que cette tradition selon laquelle c'est une femme qui, la première, a été chargée d'un « mandat apostolique », a été progressivement évincée dans le cours de l'histoire de l'Eglise...

b) A la fin du récit de Jn 20,11-18, Marie accepte de quitter celui qui lui est apparu pour devenir son témoin. Elle accepte de faire son deuil de la présence immédiate du Ressuscité pour devenir porteuse de son Evangile. Désormais l'Evangile est le nouveau mode de présence du Christ; c'est à travers lui que Celui qui est la vie et la lumière des hommes se donne à connaître.

C. L'instauration de relations nouvelles

a) Dans le quatrième Evangile, le Ressuscité qui monte vers son Père ne rompt pas pour autant avec les siens. Son départ marque au contraire l'instauration de relations nouvelles avec eux; les disciples sont désormais les « *frères* » du Christ; son Père devient leur Père, son Dieu devient leur Dieu (Jn 20,17). Dans le monde, les croyants sont en pleine communion avec Dieu. Rien ne peut les séparer de celui qui les aime comme il a aimé son Fils.

b) Si les croyants ont part à la vie en Dieu, ils sont aussi associés à l'œuvre de son Envoyé. Frères du Christ, ils sont envoyés dans le monde, comme lui-même l'avait été, pour y révéler l'amour que Dieu porte à tous.

Enfants de Dieu, les croyants sont investis d'une responsabilité éminente : c'est à travers eux et à travers leur témoignage que l'amour de Dieu se donne à connaître dans le monde.

c) Arrivé au terme du récit de la rencontre entre Marie de Magdala et le Ressuscité, le lecteur n'est pas invité à s'interroger sur la vie au-delà de la mort; il n'est pas non plus appelé à réfléchir aux conditions de possibilité de la résurrection. Pour lui, il s'agit de découvrir ce que cela signifie qu'être appelé à devenir « fils du Père » dans le présent.

D. Quelle réponse face à l'absence

a) On l'a vu, la proclamation de la victoire de Celui qui quitte le monde pour retourner auprès de son Père ne parvient pas toujours à apaiser l'inquiétude des croyants : si le Christ n'est plus présent, les siens ne sont-ils pas alors livrés, sans défense, à la haine du monde (Jn 15,18s) ? Le départ du Christ et son absence ne sont-ils pas le sceau de sa défaite ? Dans le monde, le mal n'a-t-il pas en définitive triomphé de Dieu ?

c) Face à des croyants menacés par le doute, l'évangéliste invite à un changement radical de perspective : en Jn 20, 11-18, il reprend, sous forme narrative, les propos tenus par Jésus au moment de se séparer de ses disciples (cf. particulier Jn 14, 28s; 16,5s) et confirme qu'en définitive il est bon que le Christ s'en aille : *« je vous ai dit la vérité : c'est votre avantage que je m'en aille »* (Jn 16,7).

Mais quel sens de tels propos peuvent-ils avoir pour les lecteurs de l'Évangile (dont nous sommes) ? A quoi sert-il de leur dire qu'ils ne doivent pas vouloir retenir Jésus dans le monde ? Les lecteurs de l'Évangile ne sont-ils pas déjà confrontés à l'absence du Christ ? Peuvent-ils faire autrement que de prendre acte de cette absence ?

Ce que l'Évangile veut en fait dire à ses lecteurs, c'est qu'ils ne doivent pas regarder avec envie, ou avec nostalgie, ceux qui ont été les témoins oculaires de la destinée de Jésus. L'absence de Jésus ne rend pas la foi plus difficile. D'une certaine manière, cette absence peut même être considérée comme un avantage : elle invite à croire que le Christ, loin d'avoir été anéanti, a retrouvé sa place auprès du Père après avoir accompli pleinement sa mission. Kierkegaard a exprimé ceci d'une autre manière en disant que c'est en fait la « contemporanéité immédiate » qui doit être considérée comme un désavantage et comme une tentation à laquelle le croyant doit résister : *« La contemporanéité immédiate est si loin d'être un avantage que le contemporain doit justement souhaiter qu'elle cesse pour n'être point tenté d'accourir et de voir et d'ouïr de ses yeux et de ses oreilles de chair, ce qui n'est au total que peine perdue et qu'un piètre et même périlleux effort. »*ⁱ

Dans la foi, il est donc possible de faire le deuil de la présence du Christ dans le monde. Et ce deuil a ceci de particulier qu'il n'a pas à être vécu uniquement dans l'affliction; au contraire, il est appelé à se transformer en joie (cf. Jn 14,28; 15,19s); une joie portée par la certitude que le Christ l'a emporté sur le monde et qu'il est auprès du Père.

E. Un tour de passe-passe théologique ?

a) Mais, toujours à nouveau la joie d'être associé à la victoire du Christ est menacée par l'incrédulité et par l'incompréhension (voir tout particulièrement Jn 16,29-32). Le départ du Christ et son absence peuvent-ils réellement être interprétés comme la manifestation de son retour victorieux au Père ? Ne faut-il pas plutôt y voir une sorte de « tour de passe-passe théologique » ? La compréhension de la mort du Christ comme une élévation n'est-elle pas une tentative malheureuse de nier la mort et la puissance du mal dans le monde ? A trop vouloir parler de la victoire du Christ, ne finit-on pas par « refouler » son incarnation et le rejet dont il a été l'objet tout au long de son ministère ?

b) Il serait certainement faux de considérer l'œuvre de l'évangéliste comme une manière habile, mais mensongère, de transformer un échec en victoire et de nier la souffrance et le rejet qui ont accompagné le ministère de Jésus. L'Évangile de Jean ne cesse d'affirmer que celui qui monte vers le Père n'est autre que celui qui est mort sur une croix. Celui qui est aimé de Dieu est bien celui qui est allé jusqu'au bout de l'abaissement et qui a accepté de se dessaisir de sa vie pour ceux qu'il aimait (Jn 15,13). Autrement dit, la glorification du Christ est la glorification d'un abaissement, et non sa négation. Le Christ a aimé jusqu'au don de soi; c'est ainsi qu'il a rendu gloire à Dieu et c'est pour cela que Dieu l'a glorifié à son tour (cf. Jn 15,13 en particulier).

ⁱ S. Kierkegaard, *Miettes Philosophiques*, dans : *Miettes Philosophique*, Le concept d'angoisse, *Traité du désespoir*, Editions Gallimard (collections Tel, n° 164) Paris 1990, p. 149